

XYZ. La revue de la nouvelle

Bonjour, Philippine!

Diane-Monique Daviau



Volume 1, numéro 3, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1985). Bonjour, Philippine! *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(3), 11–19.

Diane-Monique Daviau

Bonjour, Philippine!

En sortant de l'aéroport, comme si quelqu'un, avec une tige de fer, m'avait assené un coup contre les genoux, je sentis mes jambes fléchir et crus que j'allais m'écraser là, sur le trottoir, devant tout le monde. Un voile noir tomba devant mes yeux, j'entendis un bourdonnement de plus en plus intense, et puis plus rien: le silence et l'obscurité totale.

Mais au moment où j'allais m'évanouir, où déjà mon corps ne m'obéissait plus, je me sentis agrippée sous les bras, soutenue, presque soulevée de terre. La même sensation que ce jour où j'avais failli me noyer, l'impression d'avoir été morte un instant et de revenir peu à peu dans un monde que je reconnaissais mais qui me semblait soudain différent, déformé, distordu.

Je me retrouvai assise sur un banc, tenant contre mon front une compresse froide. Une légère brûlure me fit cligner des yeux: quelques gouttes de sueur, sans doute. Une voix répétait: «Ça va mieux, maintenant? Ça va mieux, maintenant?»

Je me forçai à ouvrir les yeux bien grands. Une vieille femme me souriait, ma valise à la main. La vue de ma valise tenue par cette étrangère me fit l'effet d'une douche froide. Je me levai, saisis mes bagages et courus droit devant moi. J'entendais la vieille femme crier: «Mais attendez! Mais attendez!» De moins en moins fort, de plus en plus loin.

J'ai dû bousculer des gens, je les entendais m'invectiver pendant que je prenais place dans un taxi.

La voiture démarra. Je relevai la tête: une paire d'yeux me fixait dans le rétroviseur. Jamais je n'oublierai ce regard. C'est lui qui me fit revenir à moi, reprendre possession de mes moyens. Sans ce regard dur, froid, j'aurais peut-être abandonné tout de suite, fait demi-tour. J'avais peur, j'avais tellement peur depuis que l'avion avait atterri! Mais ces yeux-là, avec toute l'indifférence et le mépris qu'ils déversaient sur moi, me rappelèrent d'un seul coup toutes les larmes retenues au fond des miens depuis des mois et des mois, et d'une voix dont l'assurance me surprit moi-même, j'arrivai à prononcer correctement le nom du quartier et celui de la rue où je devais aller.

Le soleil commençait à descendre. San Francisco, le seul endroit au monde où j'aimais voir le soleil se coucher, m'accueillait comme au premier jour: même lumière, mêmes couleurs, même ciel qui me rappelait chaque fois celui de la Méditerranée. Mais cette fois, je n'allais pas me promener vers les *barrios* des Latinos et des Philippins, je ne mangerais pas en chemin des mandarines de la Californie, je ne prendrais pas le métro luxueux comme un train allemand de première classe pour me laisser mener vers Berkeley. Je ne verrais pas les arbres géants du parc prolongeant le campus, ni Oakland City, ni le pont perdu dans le brouillard, je ne regarderais pas le soleil se coucher derrière la ville, j'avais fermé les yeux pour ne rien voir de San Francisco dans le soleil couchant: le panorama comme dans un film de Hollywood projeté sur un écran géant aurait pu m'attendrir, m'aurait sûrement fait pleurer, il y avait plein de baisers qui traînaient dans ce ciel-là, des millions de baisers, des millions de minutes magiques suspendues dans l'air, mille jours, mille nuits, la moitié de ma vie.

La voiture roulait, je me répétais que nous roulions sur la terre ferme, et pourtant je ressentais tous les symptômes du mal de mer. Je tendis le bras vers ma valise posée près de moi sur le siège. Au fond, je m'étais embarquée sur un radeau et je traversais l'océan pour échapper à un danger bien plus grand encore qu'une traversée de l'Atlantique. Ou plutôt, oui, je fuyais plutôt le déluge et ses menaces de mort, moi qui ne savais pas nager, et je m'appêtais à confier ma vie à Noé. Dans ma valise, là, tout près de moi, j'avais trente petites «arches de Noé», noires, rouges, et j'allais m'en servir pour ne pas être engloutie, j'allais, moi, Stéphanie Thomas, mettre le cap sur les pays de glace, sur la pureté de leurs déserts, j'allais échapper au déluge, à la noyade, je supporterais le mal de mer jusqu'à la fin, la

mer est bien petite, si petite, si vite traversée, je retrouverais bientôt le sol sous mes pieds, je reprendrais pied, je serais bientôt libre de mes mouvements à nouveau.

J'avais attendu, patienté sept longs mois, j'avais laissé le ciel me tomber sur la tête et n'avais pas bronché, au milieu des orages, ballottée par les vents, je n'avais pas bougé. Il me fallait la clef, il me fallait du temps. J'ai encaissé les coups. Ça en valait la peine.

Nous n'étions plus très loin, le taxi venait de ralentir, je comptais dans ma tête les maisons devant lesquelles la voiture devait encore passer. La maison aux palmiers, juste après le dernier virage, la résidence du docteur Balatoni, puis la rangée de maisons victorienne aux tons de pastel, façades douces et claires, la folie à la Dali de la vieille et ses caniches, l'espèce de presbytère, la maison des faux artistes, je devais maintenant ouvrir les yeux, deux ou trois maisons encore, nous y étions presque, la maison rouge cerise, la voiture s'immobilisa.

Le chauffeur, dans le rétroviseur, me dévisageait. Était-il à ce point surpris que la jeune femme blême, faible, fragile qui avait osé prendre place dans sa belle voiture se rende vraiment dans ce quartier huppé, se laisse déposer à la porte de ce presque château, une femme ne portant ni bijoux ni chapeau et qui avait fermé les yeux pendant tout le trajet, tenant sa valise contre elle, comme si elle craignait qu'on lui vole cet objet sans valeur, usé, éraflé aux quatre coins, était-il vraiment étonné ou n'était-ce pas, encore une fois, un regard méprisant, hautain?

Je lui tendis l'argent, il ne fit pas un geste pour m'aider à sortir ma valise de l'auto, je claquai la portière, et le taxi démarra, vira à gauche et disparut.

Il fallait maintenant appeler le courage, n'écouter que lui, n'être plus que force, volonté, fermeté, oublier toutes les peurs apprises au cours d'une vie, ne surtout pas permettre au chagrin de refaire surface, foncer, devenir géante, la mer est si petite, si vite traversée, le pied rouge, le pied vert, bâbord, tribord, quelques marches encore, le pied gauche, le pied droit, respirer lentement, ne pas sonner tout de suite, rester quelques secondes là devant la porte, reprendre son souffle, esquisser un sourire poli et timide, se préparer à faire face à cinq situations possibles malgré la confirmation, par le coup de fil donné de l'aéroport, que la maison était enfin bel et bien vide.

J'appuyai sur le bouton de sonnette. J'attendis une minute.

J'avais fait et refait des douzaines de fois le tour des possibilités.

La pire que j'avais pu imaginer était qu'elle vienne répondre, la vraie.

Je sonnai à nouveau, pendant cinq secondes, cette fois, et j'attendis une minute.

Pour chacune des éventualités, j'avais prévu un scénario complètement différent: dans le cas où lui ouvrait la porte et qu'il se trouvait seul; si lui venait répondre mais que je la voyais, *elle*, à portée de voix; si c'était lui qui se présentait et qu'elle se trouvait ailleurs dans la maison, ne pouvant entendre ce que je dirais.

Je sonnai trois petits coups secs, j'attendis une autre minute.

Il y avait aussi la possibilité qu'ils ne répondent pas aux coups de sonnette tout en étant là.

Je sonnai pendant trente secondes et j'attendis une minute encore.

Heureusement, je n'eus pas à débiter tous mes mensonges appris par coeur au cours de ces sept longs mois pendant lesquels j'avais planifié et figolé l'opération délivrance, je n'eus pas à m'humilier encore une fois.

Je glissai la main dans mon sac et sortis la clef. Il fallait maintenant avoir le courage d'entrer, de plonger. Je tournai la clef dans la serrure, poussai la porte tout doucement.

Le courrier empilé sur la console du vestibule me rassura tout de suite. Il prouvait l'absence de Philippe, son absence à *elle*, prouvait que la femme de ménage était venue la veille, comme tous les vendredis.

Par prudence, je fis tout de même rapidement le tour de la maison. Les planchers reluisaient, les objets dorés et cuivrés brillaient, comme toujours. La maison sentait le propre, le raffiné, comme toujours. Personne. J'avais le champ libre.

Je revins vers le vestibule, je voulais procéder systématiquement, comme Philippe l'aurait fait lui-même. Je voulais que rien ne m'échappe, pour pouvoir ensuite tout oublier.

J'ouvris ma valise. Rien n'avait bougé, les «feuilles de bulles d'air» étaient bien enroulées autour de chaque bombe.

Lorsque j'avais rencontré Philippe, j'ignorais encore que l'on pouvait, de temps à autre, revenir à l'âge des cavernes. Avec mon violon, je traversais la vie et le monde à la poursuite du rêve de ce qui ne se répète jamais, moi dont le travail consistait d'abord en répétitions continues.

Debout dans le vestibule, je me revoyais, six ans plus tôt, mon

violon sur les genoux, au milieu de l'orchestre qui peu à peu s'évaporait, les yeux fixés sur le chef d'orchestre invité, écoutant, fascinée, Philippe Roncalli nous dire qu'il fallait retrouver les cavernes enfouies au fond de soi, tirer un trait, rentrer en soi, se perdre dans les cavernes... Il me semblait tout à coup toucher du doigt la première étincelle. Et si mon aveuglement, ma soumission totale venaient des circonstances particulières dans lesquelles j'avais connu Philippe? Aurais-je pris le pli de l'obéissance si Philippe n'avait pas d'emblée été le chef, le maître, celui qui mène à la baguette, l'aurais-je laissé mener ma vie à ce point si ma passion n'avait pas pris naissance sous le signe de l'autorité?

Un jour, Philippe avait laissé tomber, au beau milieu d'une scène: «J'ai horreur des passions qui ne mordent pas.» Maintenant, j'avais envie de mordre, besoin de mordre jusqu'au sang.

J'enlevai le capuchon de la bombe aérosol, j'agitai avec énergie et je pulvérisai la peinture noire sur les murs du vestibule, la moquette, la console couverte de courrier, le miroir. Dans le hall d'entrée sur lequel débouchait le vestibule, je couvris de noir les murs vert pomme, le secrétaire en chêne, la causeuse rose tendre, les petites tables en marbre d'Italie, le tapis de laine si blanc qu'on l'aurait cru neuf. J'ouvris un à un les tiroirs du secrétaire, vidai leur contenu sur la causeuse et réduisit à néant les lettres, documents et photos, y compris la seule et unique photo de Philippe bébé, celle où on le voyait entouré de ses animaux préférés: un chaton blanc que Roncalli père appelait «Minouchka» et deux jouets en peluche, un petit éléphant gris et un superbe cheval blanc.

Dans la cuisine, j'optai pour le rouge et n'épargnai que les produits de nettoyage. Il fallait que je sauve quelques bricoles par-ci par-là, comme par distraction, afin que je puisse, dans le bureau de travail et le salon, épargner sans éveiller de soupçons deux choses devant, comme moi, survivre au déluge.

La salle à manger, bien que remplie elle aussi, comme chaque pièce de cette magnifique maison, de toiles derrière lesquelles les murs disparaissaient, m'offrait une grande surface blanche, parce que les tableaux, sur le mur du fond, étaient accrochés plus bas que dans les autres pièces. J'avais besoin de cet espace blanc comme d'un tableau noir pour inscrire le message destiné à faire dévier les soupçons qui auraient pu, on ne sait jamais, aller dans ma direction.

Philippe détestait les Américains, et ceux-ci le lui rendaient bien, se sentant sans cesse diminués en sa présence. Philippe n'avait

accepté ce poste aux États-Unis que pour échapper à la pagaille qu'il avait semée partout en Italie et en France. Il attendait avec impatience le jour où il pourrait rentrer en Europe, tout le monde le savait. J'avais là un filon que je pouvais exploiter. Avec une bombe de peinture noire, je traçai les mots qui lui feraient dresser les cheveux sur la tête: *Frenchie, go home!*

Cet acte de vandalisme, qu'il n'aurait sûrement jamais pu imaginer et qui en conséquence ne se trouvait pas couvert par les assurances se limitant au feu et au vol, cent personnes pouvaient l'avoir commis. Le trousseau de clefs que Philippe avait perdu en tournée, l'avait-il vraiment perdu? Philippe pouvait soupçonner chacun des membres de son nouvel orchestre de le lui avoir subtilisé; il se savait détesté de tous dans son milieu de travail.

Quant à moi, il m'avait fallu quatre mois de patience pour réussir à me faire inviter à nouveau à sa maison de San Francisco, quatre mois pendant lesquels, bien que repoussée, rejetée et définitivement exclue de sa vie, j'avais maintenu, envers et contre tout, le lien qui me permettrait de remettre les pieds chez lui, d'avoir, l'espace de quelques heures, accès à son deuxième trousseau de clefs, pour me faire fabriquer un double de la clef de cette forteresse. Je ne connaissais rien aux systèmes d'alarme, je n'aurais jamais pu forcer la serrure, il m'était impossible de grimper sur le toit pour entrer par le puits de lumière. Cette clef indispensable m'avait coûté mes dernières réserves de dignité. Pour l'obtenir, j'avais joué celle qui se plie à tout, que rien n'ébranle, pas même le rejet total après six années de mensonges, j'avais dû jouer celle qui comprend, qui accepte. Qu'il m'ait fait croire pendant six ans être libre de toute attache, être l'amoureux transi que seuls les impondérables de sa carrière retenaient loin de moi, vouloir mon bien en me demandant de ne pas quitter ma ville natale où toutes les possibilités d'une grande carrière s'offraient à moi, qu'il m'ait tenue à l'écart de sa vie tout en exigeant une entière disponibilité à tous les moments où, censé rentrer de tournée, il lui était possible de m'accueillir à San Francisco, que soudain, au bout de six années de cette vie centrée sur lui, il ait été obligé de m'apprendre l'existence d'une épouse-ballerine ayant tout ce temps fait la navette entre San Francisco et le reste du monde et qui prenait maintenant sa retraite, accrochait ses chaussons et s'installait à demeure auprès de son petit mari, qu'il ait alors, en quelques heures, balayé du revers de la main ma vie, ma tête, ma bouche, mon coeur et mon amour, cela ne devait pas m'affecter. J'ai

tout avalé: il me fallait la clef. Quatre mois plus tard, le temps d'un week-end, il m'accueillait chez lui. Je souriais, je marchais, je me laissais caresser, je riais à ses blagues, je m'adaptais très bien, lui faisais grand plaisir. Et me faisais fabriquer un double de la clef.

La femme de ménage pourrait aussi avoir mal fermé la porte en partant, le vendredi. Je n'ai, quoi qu'il en soit, absolument rien à voir dans cette histoire. J'aimais Philippe, je l'aime encore, je comprends tout, j'accepte tout. Je suis la perle rare.

J'en avais presque terminé de la salle à manger. Les meubles, les rideaux, les moquettes, le vaisselier, le lustre en cristal, les murs et les lampes mariaient le rouge et le noir, j'étais délivrée d'eux, du souvenir des repas pris en tête-à-tête comme des amoureux. Il restait une toile, ma toile préférée dans cette maison qui regorgeait de trésors, le tout petit tableau au chat dormant devant le poêle. Il restait aussi l'objet qui me faisait rêver, celui pour lequel j'avais eu le coup de foudre, six ans plus tôt, en le voyant trôner au centre de la table: un compotier de porcelaine blanche dont le rebord se prolongeait à l'extérieur en une ronde de vingt-quatre chevaux miniatures, tous blancs, gracieux, fragiles. Philippe savait la tendresse que j'éprouvais pour cette toile, pour ce compotier. En les laissant intacts, j'aurais signé mon arrêt de mort. Je ne pouvais pas ne pas les recouvrir eux aussi de peinture. J'appuyai sur le bouton.

Un jet rouge les fit disparaître, disparaître le chat tant aimé, disparaître les chevaux que j'avais caressés.

Je restais là, clouée sur place, je regardais le rouge et je sentais mes genoux trembler, mes mains trembler.

Je me sentais faible, j'avais mal au coeur, j'avais chaud.

J'eus tout juste le temps de me rendre à la salle de bains.

Et puis la peur de mourir là, dans cette maison maintenant ennemie, comme une intruse, comme une vandale, me fit revenir à moi. Je barbouillai la salle de bains, la pulvérisai de fond en comble, ne ménageant qu'une boîte de papiers mouchoirs et un tube de dentifrice.

Je courus ensuite dans la chambre, je voulais m'en débarrasser au plus vite, la gommer, la rayer, l'annuler le plus rapidement possible, cela n'avait que trop duré. Depuis que j'étais revenue à San Francisco, il y avait bientôt trois mois, pas un seul jour ne s'était écoulé sans que je ne pense au moins une dizaine de fois à cette chambre. Pendant ce week-end atroce, j'avais vu et revu, un peu par-

tout dans la chambre, des objets jusque-là inconnus, des objets qui avaient peut-être toujours été dans la maison, mais que Philippe devait sûrement cacher lorsqu'il m'invitait à aller le retrouver. Cette fois-là, rien ne fut dissimulé, tout s'étalait devant mes yeux, autour de moi, dans le placard où j'avais dû ranger mes vêtements, ce placard autrefois vide lorsque je venais dans cette maison, le placard qui m'était réservé, à moi, Stéphanie Thomas, son petit violon, disait-il, son premier violon, son violon frémissant.

Je vaporisai plein de noir dans cette chambre cendrée, projetai des millions de fines gouttelettes de peinture sur les murs, les glaces, les tableaux et les stores vénitiens, le lit, l'édredon, les oreillers géants, le tapis, la commode de Philippe, les tables de chevet et les lampes. Je sortis tous les vêtements rangés dans la commode, toutes les robes, les blouses, les jupes suspendues dans le placard, soies, dentelles, cachemires, les bijoux entassés dans le coffret de cuivre, je sortis tous les souliers, sandales dorées et bottillons argentés, et je jetai dessus un voile de peinture noire, collant, opaque.

J'avais encore une dizaine de bombes aérosol. Pour une fois j'avais bien calculé. J'en vidai quatre dans le salon, transformai les sofas et les fauteuils bleu poudre en sièges de métro, rouges, noirs, je couvris de ces couleurs tranchantes les tentures et les murs, les tapis de Turquie, les tables de verre, les lampes en laiton, les poufs et les candélabres, le téléviseur, le stéréo, le système vidéo, le magnétophone, les milliers de disques et de cassettes, la caméra qui traînait sur la table à café, toutes les oeuvres d'art si savamment mises en valeur, les peintures, les sculptures, le mobile de Calder, les figurines exotiques, l'éléphant en argent que j'avais offert à Philippe à notre premier Noël. Le seul objet que je ne pouvais me résoudre à détruire, l'amande philippine d'or massif posée sur le bord de la fenêtre, je l'avais grâcié pour que, rescapé du naufrage, il s'ancre dans les souvenirs de Philippe, soit le rappel constant de tous ces jeux d'amour que nous avons joués ensemble, de cette complicité enjouée qui avait été la nôtre, malgré les mensonges, malgré la supercherie. Dans le jeu, pris par le jeu, Philippe avait vraiment joué, s'était amusé, donné, avait ri pour vrai, avait réellement perdu, réellement gagné. Cette amande, je la lui avais offerte la première fois où nous avons fait ensemble une philippine. C'était Philippe qui m'avait initiée à ce jeu, Philippe le bien-aimé, Philippe le bien nommé, à ce jeu qui consiste à se partager deux amandes jumelles, à les manger en convenant que celui des deux amoureux qui, lorsqu'ils

se reverront, dira le premier à l'autre: *Bonjour Philippine* en recevra un cadeau.

Philippe, à ce jeu, n'avait gagné qu'une fois, la toute première fois. Par la suite, il n'y eut plus ni gagnant ni perdant. Faire une philippine me plaisait de plus en plus, j'aimais nous entendre dire d'une seule voix: «Bonjour, Philippine!» lorsque je descendais de l'avion, ou lui du taxi, ou lorsque j'ouvrais les yeux au lendemain d'une soirée où nous avions mangé une amande jumelle avant d'aller au lit. Maintenant, je jouerai seule, maintenant je gagnerai à tout coup. «Adieu, Philippe; bonjour, Philippine!»

Le reste de la peinture, je le vaporisai de gauche à droite et de haut en bas dans le bureau de travail de Philippe, je noyai le sous-main en cuir, le presse-papiers en cristal que j'avais rapporté de Bohême, je noircis les murs de bibliothèques, laissai la peinture dégouliner sur la marqueterie, arrosai la table, la machine à écrire, le babillard, le classeur, éclaboussai de rouge le velours gris tendu devant la fenêtre et, comme par distraction, j'ignorai le taille-crayons électrique sans grande valeur pour pouvoir sauver du malheur le minuscule violon en bois de rose que Philippe avait acheté à Malmö l'été de nos premières vacances ensemble. Philippe le trouvait charmant, disait qu'il me ressemblait, qu'il serait désormais son porte-bonheur. Puisqu'il ne l'avait pas jeté à la poubelle en me rejetant de sa vie, je lui en fis cadeau.

Je rangeai mes bombes vides dans ma vieille valise de rescapée. Je ne voulais laisser aucune trace de mon passage.

Dehors, il faisait nuit. Je marchai jusqu'au coin de la rue, tournai à gauche, et la maison disparut.

Diane-Monique Daviau est née à Montréal en 1951. Elle enseigne la littérature et la langue allemande à l'Université de Montréal et collabore au journal *Le Devoir* et à la revue *Liberté*. Elle a publié aux éditions Hurtubise HMH, *Dessins à la plume* en 1979 et *Histoires entre quatre murs* en 1981. «Bonjour, Philippine!» fait partie d'un recueil de nouvelles en préparation et il fut diffusé sur les ondes de Radio-Canada MF le 27 août 1985.